

MALADON OU L'ÉCOLOGIE CONFISQUEE : LECTURE ÉCOCRITIQUE DE L'ESPACE DANS LES MALHEURS DE NOS BONHEURS DE KARIM YABRE

Roland BADIEL

Laboratoire Littératures, Arts, Espaces et Sociétés (LLAES)
badielroland4@gmail.com

Résumé

Publié en 2014, Les malheurs de nos bonheurs de Karim Yabré met en scène le village de « Maladon », espace ouest-africain initialement structuré par des valeurs communautaires et une économie agricole de subsistance. Cet équilibre est toutefois rompu par l'implantation soudaine d'un projet agro-industriel conduit par des acteurs étrangers, qui transforme en profondeur l'organisation sociale et spatiale du lieu. À partir de ce roman, le présent article propose une lecture écocritique de la construction de l'espace. Il s'agit de montrer comment la reconfiguration brutale du territoire — notamment à travers la profanation de la forêt sacrée et la construction d'une route — cristallise les tensions inhérentes à une modernisation prédatrice. Mobilisant les outils théoriques de l'écocritique tels qu'élaborés par Glotfelty et Buell, ainsi que les apports de la géocritique de Bertrand Westphal, cette analyse les articule aux contributions récentes de l'écopoétique francophone tel que perçu par Bouvet, Blanc, Chartier et Pughe. L'étude met ainsi en évidence le passage d'un espace d'habitation communautaire à un territoire exploité, entendu comme un espace soumis à des formes de spoliation à la fois matérielles, symboliques et politiques. Il apparaît dès lors que Les malheurs de nos bonheurs peut être lu comme une fable écopolitique où l'espace, loin de constituer un simple décor, devient le lieu privilégié d'expression de la violence développementaliste et de la fragilisation des écologies endogènes.

Mots-clés : roman burkinabè, Maladon, espace, écocritique, forêt sacrée, développement.

Abstract

Published in 2014, Karim Yabré's novel, The Misfortunes of Our Joys, depicts the village of Maladon, a West African community initially structured by communal values and a subsistence farming economy. This equilibrium is disrupted by the sudden arrival of an agro-industrial project led by foreign actors, which profoundly transforms the social and spatial organization of the area. Using this novel as a starting point, this article offers an ecocritical reading of the construction of space. It aims to demonstrate how the brutal reconfiguration of the territory—particularly through the desecration of the sacred forest and the construction of a road—

*crystallizes the tensions inherent in predatory modernization. Employing the theoretical tools of ecocriticism as developed by Glotfelty and Buell, as well as the contributions of Bertrand Westphal's geocriticism, this analysis connects them to recent contributions from Francophone ecopoetics as seen by Bouvet, Blanc, Chartier, and Pughe. The study thus highlights the shift from a communal living space to an exploited territory, understood as a space subjected to forms of material, symbolic, and political dispossession. It therefore appears that *The Misfortunes of Our Joys* can be read as an ecopolitical fable where space, far from being a mere backdrop, becomes the privileged site for the expression of developmental violence and the weakening of endogenous ecologies.*

Keywords: Burkinabe novel, Maladon, space, ecocriticism, sacred forest, development.

Introduction

Dans le paysage romanesque burkinabè, *Les malheurs de nos bonheurs* de Karim Yabrè présente une importance singulière par la centralité qu'il accorde à un village, Maladon, dont le nom signifie « hospitalité » en bambara. D'emblée, la toponymie confère à l'espace une valeur programmatique : Maladon condense un ethos de solidarité, de respect de la hiérarchie sociale et de la vie communautaire harmonieuse. Pourtant, cet espace, apparemment préservé, devient, au fil du récit, le théâtre d'une lente mais inexorable confiscation de l'écologie locale, sous l'effet d'un projet agro-industriel porté par le général Arex et ses collaborateurs, Lepoulet et Dugarry.

Le roman déploie ainsi une trajectoire spatiale nette : d'un côté, un espace villageois organisé autour de pratiques agricoles de subsistance, de la forêt sacrée et d'un système de valeurs ; de l'autre, l'intrusion d'une logique économique et militaire qui transforme le territoire en simple support d'investissement, au prix d'une profonde dégradation environnementale et sociale. La construction d'une route à travers la forêt sacrée, la répression armée des protestations, la corruption des élites locales et la pendaison de Bouba cristallisent la violence d'un développement qui détruit le bonheur collectif promis par les promoteurs du projet.

Cet article propose une lecture écocritique de cette mise en scène spatiale. Il s'agit de montrer que, loin de se borner à illustrer un conflit politique ou social, *Les malheurs de nos bonheurs* engage une réflexion sur les manières d'habiter un milieu et sur les formes de violence exercées contre les écosystèmes locaux. En ce sens, le roman participe de cette « littérature environnementale » dont Lawrence Buell (1995, p.7) a dégagé les grandes caractéristiques, en particulier la reconnaissance de l'environnement non humain comme acteur à part entière du récit. Pour lui « L'environnement non-humain n'est pas seulement présent comme cadre, mais comme une présence qui suggère que l'histoire humaine est impliquée dans l'histoire naturelle ». (L. Buell, 1995, p.7)

Dans cette perspective, la présente étude s'organise autour des interrogations suivantes : comment l'espace romanesque de Maladon est-il construit comme milieu écologique et symbolique avant d'être transformé en territoire confisqué ? Et en quoi la représentation narrative de cette transformation permet-elle d'inscrire le roman de Karim Yabré dans une critique littéraire du développementalisme et des violences environnementales contemporaines ? À ces questions correspondent deux hypothèses principales. D'une part, l'on pose que la configuration initiale de Maladon repose sur une spatialité communautaire structurée par des pratiques écologiques endogènes et par une symbolique territoriale forte, notamment autour de la forêt sacrée. D'autre part, l'on suppose que la dynamique narrative de spoliation territoriale transforme l'espace romanesque en dispositif critique qui révèle les mécanismes politiques, militaires et économiques de confiscation écologique.

L'étude poursuit ainsi un double objectif, celui d'analyser les modalités de construction littéraire de l'espace écologique dans le roman, et mettre en évidence la fonction critique de cette spatialisation dans la dénonciation des logiques contemporaines d'exploitation territoriale. Les résultats attendus consistent à montrer que l'espace de Maladon fonctionne simultanément comme structure narrative, comme mémoire culturelle et comme opérateur de critique environnementale. Ce qui va confirmer la pertinence d'une

méthodologique interdisciplinaire entre écocritique et géocritique pour l'analyse du roman africain contemporain.

En effet, l'analyse s'articule en quatre temps. Un premier moment proposera un résumé analytique de l'œuvre afin de situer l'intrigue, les personnages et les dynamiques spatiales indispensables à la compréhension des enjeux écologiques et territoriaux du récit. Un deuxième moment reviendra sur les principaux jalons théoriques de l'écocritique et de l'écopoétique, notamment sur les travaux de Lawrence Buell, tout en les articulant aux perspectives de la géocritique telles qu'élaborées par Bertrand Westphal, dont l'approche multifocale de l'espace fictionnel permettra d'interroger la construction narrative du territoire. Un troisième moment examinera la configuration de Maladon comme espace communautaire puis comme territoire spolié, en insistant sur la fonction structurante de la forêt sacrée et sur la pluralité des modes de représentation spatiale. Un quatrième moment abordera enfin la question de la justice environnementale à travers les figures de la résistance et de la répression, pour montrer comment l'espace romanesque devient le lieu d'une critique du développementalisme.

1. Résumé analytique de *Les malheurs de nos bonheurs*

Les pratiques socio-culturelles et politiques de l'Occident dont a hérité l'Afrique après les indépendances ont contribué à phagocytter les valeurs culturelles et sociales africaines. En effet, les valeurs cardinales africaines telles que la gérontocratie, le communautarisme, le respect des normes préétablies sont ébranlées au profit d'une occidentalisation imposée. Karim Yabré en dénonce les méfaits à travers ce roman.

L'histoire se déroule à Maladon, hospitalité en langue Bambara, un village ouest-africain où solidarité et vie communautaire étaient le quotidien des villageois. On n'y cultivait non pas à des fins lucratives, mais plutôt pour assurer la survie de la population. Dans ce village, on trouve des cases multiformes aux toits faits de pailles sèches ; le respect y était le maître-mot. Malheureusement, toute cette

philosophie de vivre en harmonie sociale sera prise en otage par des personnes étrangères, car différentes des maladoniens sur tous les plans.

En effet, elles sont arrivées un soir, de façon impromptue, et ont introduit des changements notoires dans le mode de vie de Maladon. C'est Malik, un maladonien, qui a servi d'interprète pour avoir fréquenté pendant quelques années l'école des Blancs, contrairement à Omar le fils du chef Salam. Le général Arex, par l'entremise de son porte-parole le sergent-chef Alain Lepoulet, laisse entendre leur intention d'installer une industrie de transformation de produits agricoles dans la région. Aux premiers instants, le chef Salam affiche un refus. Même son de cloche chez Omar qui, lui, présentait un visage réprobateur pour le fait que l'intégrité et la vie communautaire de Maladon seraient en danger si ce projet se réalisait. Face à cette attitude du chef, le général, qui se préparait militairement à forcer la main aux Maladoniens, fut refroidi dans son élan par Lepoulet. Ce dernier joua la carte de la corruption et obtint l'accord du chef. L'intégrité venait de disparaître à Maladon.

Plus de solidarité, plus de respect, c'est l'individualisme qui s'annonce. Tous avaient appris la nouvelle avec amertume, sauf le boutiquier Mahma et ses enfants Binta et Issa. Pour eux, c'est une occasion de modernité et une opportunité d'affaires. Ils aspiraient déjà à la vie occidentale, au point où ils refusèrent de donner l'eau à boire à une femme du nom de Mariam, qui en exprimait le besoin. Mahma, qui faisait crédit par solidarité, ne le fait plus. Deux ans après, la société coloniale de fabrique avait vu le jour et la main-d'œuvre fut localement recrutée. Contre toute attente, les villageois avaient été désagréablement surpris de constater que les colons avaient choisi, sans raison précise, leur forêt sacrée pour construire la route qui reliait le village à la ville. Mais, c'était sans compter avec la détermination des villageois à protéger leur patrimoine culturel au péril de leur vie.

Le jour des travaux, ils opposèrent une résistance grâce à une foule galvanisée par Youl, un jeune homme traditionaliste-conservateur, qui n'appréciait point la présence des Blancs à Maladon. Le bilan de ce

premier affrontement est de quinze blessés dont cinq graves du côté des indigènes. Youl organisa un meeting dans lequel il réconforta les uns et les autres dans leur lutte. Mais, avant, il prit la peine d'aller prendre conseil auprès du vieux Sdiki. La riposte du général Arex aux manifestations suivantes fut de taille, et cela par l'entremise de soldats majoritairement africains et lourdement armés. Conséquences : il y eut des morts. Pendant ce temps, les travailleurs de la SCF avaient perçu des salaires incomplets d'un tiers pour compensation aux dommages causés lors des manifestations. Et ce n'est qu'après s'être rendu chez soi, que chacun constata l'incomplétude de sa paye. Alors, Bouba et Omar sont délégués par les autres ouvriers pour avoir des explications auprès de monsieur Roger Dugarry, leur supérieur. Après des écarts de langage, Bouba est enfermé, et Omar est roué de coups en essayant de porter secours à son acolyte. Malheureusement, il succomba à ses blessures. Pendant qu'Omar agonisait, son père Salam se rendit dans le bureau du général Arex dont il saisit le col de la chemise et sur qui il vociférait. A la vue de cette scène, Lepoulet tira deux balles dans sa tête et Salam rendit l'âme sur la chaise d'Arex. La mort du chef Salam et de son fils Omar avait annihilé toute velléité de protestation. Cependant, Bouba, étant en prison, vengea la mort d'Omar en assassinant Lepoulet. Cela lui valut la mort par pendaison. Un an après l'exécution de Bouba, on pouvait déjà rouler sur la nouvelle route reliant Maladon à la ville. Le peuple de Maladon était désormais en rupture avec le bonheur.

2. Cadre théorique : écocritique, écopoétique et Géocritique

L'analyse de *Les malheurs de nos bonheurs* requiert l'élaboration d'un cadre théorique à même de penser conjointement littérature, environnement et spatialité. En effet, l'espace romanesque n'y constitue pas un simple arrière-plan narratif, mais le lieu d'articulation de tensions écologiques, politiques et symboliques. Afin d'éclairer cette configuration, il convient de mobiliser les apports complémentaires de l'écocritique, de l'écopoétique et de la géocritique. Ces approches permettent de saisir à la fois les représentations de l'environnement, les formes d'écriture qui construisent la relation au milieu, et les enjeux de pouvoir inscrits dans

la reconfiguration fictionnelle des lieux. C'est à partir de ce triple ancrage théorique que peut être interrogée la dynamique de spoliation territoriale mise en scène dans le roman.

2.1. L'écocritique : littérature et environnement

Cheryll Glotfelty et all. (1996, p.17) définit l'écocritique comme « l'étude des relations entre la littérature et l'environnement physique », en précisant qu'elle vise à recentrer la Terre dans les études littéraires, au même titre que la classe, la race ou le genre dans les approches précédentes :

L'écocritique est l'étude du rapport entre la littérature et l'environnement naturel. Tout comme la critique féministe examine le langage et la littérature d'une perspective consciente du genre [« gender »], tout comme la critique marxiste apporte une conscience des rapports de classes et des modes de production à sa lecture des textes, l'écocritique amène une approche centrée sur la Terre aux études littéraires.

L'écocritique se donne ainsi pour tâche de repérer, dans les textes, les modes de figuration de la nature, les représentations des milieux de vie, mais aussi les discours implicites ou explicites sur la crise écologique.

Lawrence Buell, pour sa part, propose plusieurs critères permettant d'identifier un texte « environnemental ». Parmi eux : la présence de l'environnement non humain comme plus qu'un simple décor ; la reconnaissance de l'interconnexion entre humain et non-humain ; l'inscription de la responsabilité environnementale dans l'horizon éthique de l'œuvre (Buell, 1995, p.7). Ces éléments trouvent un écho manifeste dans *Les malheurs de nos bonheurs*, où la forêt sacrée, les champs, la route et la ville voisine sont autant de lieux chargés d'une intensité symbolique et politique.

Dans le contexte africain, ces perspectives invitent à reconsidérer des textes souvent lus à travers le seul prisme du politique ou du social,

pour y repérer des préoccupations écologiques parfois dissimulées derrière d'autres enjeux. Les travaux de Salaka Sanou sur le roman africain et l'espace géographique ont déjà montré combien la spatialisation romanesque engage une réflexion sur les rapports des communautés à leurs territoires. L'écocritique permet de prolonger ces analyses en nouant plus étroitement espace, écologie et pouvoir.

2.2. De l'écocritique à l'écopoétique

Si l'écocritique met l'accent sur les contenus écologiques, l'écopoétique insiste, quant à elle, sur les formes d'écriture qui configurent la relation au milieu. Jonathan Bate, dans *The Song of the Earth*, souligne que la poésie – au sens large d'une poïesis – peut être envisagée comme une manière de « traduire » les processus naturels dans un langage humain, de prêter une voix aux paysages, aux saisons, aux éléments. Dans cette éco-poétique, il s'agit, selon Jonathan Bate (2000, p.76), de « traduire les processus naturels, de les reproduire ou les re-présenter, leur prêter une langue humaine ».

Dans le champ francophone, les travaux de Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe ont montré que l'écopoétique articule une double attention : politique, en ce qu'elle interroge la dimension critique des textes face à la crise environnementale ; pragmatique, en ce qu'elle envisage les effets concrets de la lecture sur le rapport des lecteurs à leur environnement (Blanc, Chartier & Pughe, 2010, p.10).

Appliquée à *Les malheurs de nos bonheurs*, une telle approche conduit à examiner non seulement ce que le roman dit de la forêt sacrée, de la route ou de l'usine, mais aussi la manière dont il les fait percevoir : choix descriptifs, focalisation, rythmes narratifs, toponymie, organisation des scènes de confrontation. L'espace ne se réduit pas à un ensemble de coordonnées géographiques ; il est d'abord un construit textuel qui oriente le regard et la sensibilité du lecteur.

2.3. Géocritique et spoliation des lieux

La géocritique de Bertrand Westphal propose, quant à elle, d'étudier les représentations littéraires des lieux en confrontant différents textes, en reconstituant des « cartes » de l'imaginaire spatial (Westphal,

2007). Si l'article présent se concentre sur un seul roman, il reprend à la géocritique l'idée centrale selon laquelle l'espace fictionnel entretient un rapport d'échange avec l'espace référentiel : il ne se contente pas de refléter le réel ; il contribue à le reconfigurer dans les imaginaires.

Dans *Les malheurs de nos bonheurs*, l'espace de Maladon apparaît comme un nœud de tensions où se croisent plusieurs logiques : une écologie endogène structurée par la forêt sacrée, une logique de développement agro-industriel, une militarisation du territoire et une économie de marché naissante. L'analyse écocritique devra ainsi prendre en compte cette pluralité de registres, en montrant comment le roman met en scène une véritable « spoliation des lieux », au sens d'une désappropriation matérielle et symbolique du territoire par ses habitants.

3. Maladon : d'un espace communautaire à un territoire spolié

L'étude de *Les malheurs de nos bonheurs* révèle que la transformation de Maladon ne relève pas d'une simple évolution socioéconomique, mais d'une mutation profonde du statut même de l'espace. Le roman met en scène le passage d'un milieu d'habitation structuré par des logiques communautaires et cosmologiques à un territoire progressivement approprié, exploité et militarisé. Cette dynamique engage une redéfinition des rapports entre habitants, pouvoir et environnement, où le développement annoncé comme promesse de prospérité se révèle être un processus de dépossession. Il s'agit dès lors d'analyser comment le texte donne à voir cette transition : d'un espace d'hospitalité et d'équilibre à un territoire spolié, traversé par des logiques extractives et par une violence qui affecte tout autant le milieu naturel que l'ordre symbolique qui le soutenait.

3.1. Maladon, espace d'hospitalité et d'équilibre

Au début du roman, Maladon se présente comme un village ouest-africain où la vie communautaire est fortement structurée. L'étymologie même du toponyme, « hospitalité », renvoie à un mode d'organisation sociale fondé sur l'accueil, la solidarité et le partage.

L'agriculture y est essentiellement vivrière : on cultive non pour accumuler des profits, mais pour assurer la survie de la communauté. Les cases aux toits de paille, l'absence de clôtures ostentatoires et la circulation fluide des habitants dessinent un espace où la frontière entre l'intime et le collectif reste poreuse. C'est ainsi que le montre le passage suivant :

A Maladon, un village ouest-africain, la solidarité et la vie communautaire étaient le pain quotidien des villageois. On ne cultivait pas à des fins lucratives mais plutôt pour assurer la survie de la population. Dans ce village où on trouve des cases multiformes aux toits faits de pailles sèches, le respect était le mot clé. (K. Yabré, 2014, p.5)

Sur le plan écologique, cet ordre social repose sur un rapport au milieu qui est relativement équilibré. C'est cela que la forêt sacrée joue un rôle de régulateur symbolique et pratique. Elle est à la fois réserve de ressources (bois, plantes médicinales) et espace interdit à la surexploitation, en raison de son statut sacré. Les interdits qui la protègent traduisent une forme de « régulation écologique » fondée sur une cosmologie où humains et non-humains sont pris dans un même réseau d'obligations et de dettes.

Ainsi, avant l'arrivée des étrangers, l'espace de Maladon peut être lu comme un « milieu d'habitation » au sens de l'anthropologue Tim Ingold qui prône une écologie du sensible : un ensemble de relations vivantes entre les humains, les animaux, les plantes, les éléments, plus qu'un simple « environnement » extérieur (T. Ingold, 2000 pp. 172–188). L'écocritique permet de reconnaître dans cette configuration une écologie locale, certes loin d'être idyllique, mais structurée par des pratiques de limitation et de respect des lieux.

3.2. L'arrivée des étrangers : promesse de développement et début de la spoliation

L'irruption de la Compagnie – portée par le général Arex et son porte-parole Lepoulet – introduit une rupture dans cette configuration spatiale. Officiellement, il s'agit d'installer une usine de

transformation de produits agricoles dans la région, présentée comme une opportunité de modernisation et de prospérité pour Maladon. Le discours développé par Lepoulet s'inscrit dans la rhétorique classique du développement : création d'emplois, ouverture vers la ville, amélioration du niveau de vie.

Cependant, la mise en place du projet révèle rapidement sa dimension prédatrice. D'une part, l'accord des autorités traditionnelles est obtenu par la corruption : Lepoulet parvient à convaincre le chef Salam d'accepter le projet en jouant sur ses faiblesses, au mépris de son fils Omar, farouchement opposé à l'implantation de l'usine. Pour y arriver la carte de la corruption assortie de quelques menaces :

Monsieur Salam, dit-il, nous sommes déterminés à exercer nos activités dans cette zone. Et cela par tous les moyens. Vous feriez mieux de vous ranger de notre côté et profiter des avantages que nous vous offrons. Tenez cette sommes d'argent, ça vous aidera à régler quelques problèmes. (K. Yabré, 2014, p.13)

Au final, la corruption a eu raison de la vie communautaire qui régnait à Maladon et a chamboulé tout l'ordre social qui y régnait. Ce succès de la corruption est porté en premier par le premier responsable de Maladon. « L'intégrité avait rendu l'âme au profit de la corruption qui venait de faire son premier succès et ses premières victimes à Maladon. » (K. Yabré, 2014, p.14). D'autre part, les décisions d'aménagement sont prises unilatéralement, sans véritable consultation de la communauté.

Le choix de la forêt sacrée comme tracé pour la route reliant le village à la ville apparaît à la fois comme une profanation et comme un geste de spoliation territoriale. Les colons avaient choisi la forêt sacrée pour y faire passer la route qui relierait le village à la ville. Nul ne savait pourquoi ce lieu avait été choisi ni quand commencerait les travaux de construction. (K. Yabré, 2014, p.22)

Sur le plan symbolique, cette décision marque l'entrée de Maladon dans une autre logique spatiale : le territoire cesse d'être envisagé comme un milieu de vie pour devenir un simple support d'infrastructures. Là où la forêt sacrée incarnait un principe de limitation, la route matérialise, à l'inverse, une ouverture illimitée à la circulation des marchandises et des capitaux. L'écocritique permet ici de lire dans cette opposition forêt/route le conflit entre deux rationalités écologiques : l'une, endogène, fondée sur la réciprocité ; l'autre, exogène, fondée sur l'extraction.

3.3. Forêt sacrée et « spatiophagie » : une violence faite au milieu

La scène de confrontation autour de la forêt sacrée constitue un moment nodal du roman. Les villageois, galvanisés par Youl, jeune traditionaliste conservateur, se dressent contre les bulldozers et les soldats venus ouvrir la route. La défense de la forêt devient ici le point de cristallisation d'une résistance à la fois culturelle, politique et écologique : il s'agit de protéger un lieu qui condense l'identité de Maladon et garantit, dans la représentation collective, la pérennité du lien entre les vivants, les ancêtres et les génies de la terre. Ce que Thierry Paquot (2025) a appelé la *topophilie*.

La riposte du général Arex, qui mobilise des soldats majoritairement africains et lourdement armés, révèle le degré de violence que les promoteurs du projet sont prêts à exercer pour imposer leur vision du territoire. « Les français n'avaient pas à fournir de grands efforts pour ces soldats. Ils avaient été recrutés dans le seul but d'assurer les représailles contre leurs frères en de manifestation protestataire » (K. Yabré, 2014, p.37). Des morts et des blessés graves sont dénombrés du côté des villageois. En témoigne les propos du chef de Maladon, Salam, adressés au général Arex le lendemain de l'affrontement :

Attendez un peu, général. On dirait que vous ne m'avez pas compris. Je veux plutôt dire que vous devez arrêter vos exactions sur mon territoire. Rien qu'en deux manifestations, on dénombre deux morts et plusieurs blessés. (K. Yabré, 2014, p.60)

La forêt, en tant qu'espace sacré, est ainsi traversée par les forces de la modernité militarisée, qui la découpent et la fragmentent au nom de l'utilité économique.

On peut parler ici, en s'inspirant de la notion forgée de « spatiophagie » de l'avidité d'un système qui « dévore » les espaces déjà occupés pour y installer ses propres dispositifs de pouvoir. La route qui finit par traverser la forêt sacrée illustre cette ingestion symbolique et matérielle du territoire villageois par la logique agro-industrielle. L'acte ne constitue pas seulement une atteinte à l'environnement au sens biophysique ; il représente aussi un écocide culturel¹, dans la mesure où il détruit un pilier de la cosmologie maladonienne.

4. Justice environnementale, personnages et tragédie de l'espace

Au-delà de la seule transformation matérielle du territoire, Les malheurs de nos bonheurs interroge les implications éthiques et politiques de la modernisation imposée à Maladon. La reconfiguration de l'espace s'accompagne d'une redistribution inégale des bénéfices et des dommages, révélant que la question environnementale est indissociable des rapports de pouvoir et des hiérarchies sociales. Le roman met ainsi en scène une véritable tragédie de l'espace, où les conflits autour du territoire engagent des destins individuels, produisent des figures de résistance et inscrivent la violence dans la mémoire des lieux. Il s'agit dès lors d'examiner comment l'œuvre articule justice environnementale, construction des personnages et dimension tragique, pour faire du devenir de Maladon l'emblème d'une modernité qui sacrifie à la fois les milieux et les communautés qui les habitent.

4.1. Modernisation et inégalités écologiques

L'un des apports majeurs du roman tient à la manière dont il articule écologie et justice sociale. Si l'usine est présentée comme une chance pour Maladon, tous les personnages n'en bénéficient pas de la même manière. Mahma, le boutiquier, et ses enfants, Binta et Issa, voient

¹ Il s'agit de la destruction systématique des liens entre une communauté humaine et son environnement, entraînant la perte de ses traditions, de ses savoirs et de ses modes de vie durables.

dans le projet une opportunité d'affaires et d'ascension sociale ; ils aspirent à la « vie occidentale » et n'hésitent pas, par exemple, à refuser de donner à boire à Mariam, transgressant les règles élémentaires de l'hospitalité.

À l'inverse, la majorité des habitants subit la double peine de la dégradation environnementale et de l'injustice économique. Recrutés comme main-d'œuvre à l'usine, ils découvrent que leurs salaires sont amputés d'un tiers, sous prétexte de compenser les « dommages » causés par les manifestations. « La colonne leur avait retranché un tiers de leur salaire pour compenser les dommages causés lors de la première manifestation d'opposition à la construction de la route. (K. Yabré, 2014, p.63) » Bouba et Omar, délégués pour demander des explications, sont violentés ; Omar meurt sous les coups, Bouba est emprisonné. Le roman met ainsi en scène un mécanisme typique d'« injustice environnementale » : ceux qui contestent la destruction de leur milieu de vie sont les premiers à en subir les retombées négatives, tandis que les gains potentiels de la modernisation se concentrent entre les mains d'une minorité, locale et étrangère.

L'écocritique, en dialogue avec les études de justice environnementale, permet de lire dans cette distribution inégale des coûts et des bénéfices un symptôme de la dérive développementaliste : l'environnement n'est plus conçu comme un bien commun à protéger, mais comme une variable d'ajustement au service de projets économiques qui aggravent les hiérarchies sociales existantes.

4.2. Figures de la résistance et martyrologie de l'espace

Face à cette situation, plusieurs personnages incarnent des formes de résistance. Omar, fils du chef Salam, s'oppose dès le départ à l'implantation de l'usine, en percevant le danger qu'elle représente pour l'intégrité de Maladon. En effet, Omar, « lui il présentait plutôt un visage réprobateur face cette nouvelle pour laquelle l'intégrité et la vie communautaire dans son village pourrait foutre le camp laissant place à la vie solitaire et à la discrimination sociale. (K. Yabré, 2014, p.9) » Youl, jeune homme attaché aux valeurs traditionnelles, mobilise la communauté pour défendre la forêt sacrée ; il organise des meetings,

consulte le vieux Sèdiki, se place au premier rang des affrontements : « La foule était galvanisé par un jeune traditionaliste conservateur, qui n’appréciait point la présence des blancs à Maladon. Mais il était resté silencieux jusque-là. Il motivait ses camarades avec des slogans. (K. Yabré, 2014, p.43) » Bouba, enfin, venge la mort d’Omar en assassinant Lepoulet, ce qui lui vaut la pendaison.

Lorsque Lepoulet se retourna vers le frère de Malik celui-ci lui planta le couteau dans le cou. Même s’il ressentait de la haine pour Salam, il était convaincu d’avoir vengé le sang d’Omar. Le cri poussé par Lepoulet conduisit directement Arex dans la cellule concernée. Il ordonna qu’on arrêât Bouba de nouveau. Il fut jugé et condamné à la mort par pendaison. (K. Yabré, 2014, p.69)

Ces figures peuvent être lues comme des martyrs d’une cause qui dépasse la simple contestation politique : ils meurent parce qu’ils défendent un certain rapport à l’espace, fondé sur la protection des lieux et la solidarité communautaire. Leur élimination progressive signe la victoire provisoire de la logique « spatiophage », mais elle laisse aussi une trace mémorielle.

Du point de vue écopoétique, la manière dont le roman compose ces morts – alternance de scènes collectives et de face-à-face, focalisation interne sur les émotions, descriptions brèves mais intenses des corps atteints – confère à l’espace une dimension tragique. La route qui finit par relier Maladon à la ville est littéralement pavée de cadavres : ceux du chef Salam, d’Omar, de Bouba, et plus largement de l’espoir d’un développement respectueux de la communauté. Le territoire devient un palimpseste où se superposent l’infrastructure moderne et la mémoire des violences qui ont rendu sa construction possible.

4.3. Après la route : un territoire décentré de son bonheur

Le dernier mouvement du roman insiste sur l’état de Maladon un an après l’exécution de Bouba : la route est achevée, il est désormais possible de « rouler » jusqu’à la ville (K. Yabré, 2014, p.69). Mais cette ouverture spatiale ne s’accompagne d’aucun véritable gain en

termes de bien-être collectif. Au contraire, le texte souligne que le peuple de Maladon « est désormais en rupture avec le bonheur ». (K. Yabré, 2014, p.69)

D'ailleurs, la formule, qui fait écho au titre du roman, suggère que les « bonheurs » annoncés – modernisation, salaires, accès à la ville – se sont retournés en « malheurs ». Sur le plan spatial, cela signifie que l'extension du réseau routier n'a pas produit un élargissement des possibles pour la communauté, mais plutôt une extension du champ d'exploitation : la route facilite autant l'exportation des richesses agricoles que l'importation de normes de consommation incompatibles avec l'écologie locale. L'espace de Maladon est ainsi décentré de son propre référent : ce n'est plus la communauté qui donne sens au territoire, mais des forces extérieures qui l'organisent selon leurs propres intérêts. Le roman se clôt sur cette désappropriation, sans proposer de solution consolatrice. Ce refus du « happy end » confirme que *Les malheurs de nos bonheurs* relève d'une écriture de la catastrophe environnementale, où l'espace romanesque assume la fonction d'une archive critique des violences faites aux milieux et aux communautés.

Conclusion

En centrant l'analyse sur *Les malheurs de nos bonheurs*, la présente étude a montré combien l'espace y est constitutif de la signification globale de l'œuvre. Loin d'être un simple décor, le village de Maladon, sa forêt sacrée, ses champs, sa route et son articulation à la ville voisine structurent la trajectoire narrative et condensent les principaux enjeux écologiques du texte. L'écocritique, croisée avec la géocritique et l'écopoétique, permet de mettre en lumière le passage d'un milieu communautaire relativement équilibré à un territoire spolié par l'implantation d'un projet agro-industriel et par la militarisation du développement. La profanation de la forêt sacrée, la corruption du chef, la répression sanglante des protestations et la pendaison de Bouba composent une véritable tragédie de l'espace, où les morts humaines sont indissociables d'un écocide culturel et environnemental.

En articulant ainsi questions écologiques et justice sociale, *Les malheurs de nos bonheurs* s'inscrit dans une lignée de fictions africaines qui interrogent les effets concrets des politiques de développement sur les milieux de vie et sur les communautés rurales. Le roman invite à repenser la notion même de progrès, en montrant que l'ouverture de routes et l'implantation d'usines ne sauraient être tenues pour des avancées si elles se traduisent par une destruction des écologies locales et par une aggravation des inégalités environnementales.

Plus largement, l'analyse suggère que le roman burkinabè, loin de se limiter à une fonction mimétique ou documentaire, participe activement à la production d'imaginaires spatiaux critiques. En donnant à voir la confiscation de l'écologie de Maladon, il contribue à formuler, en creux, les conditions d'une autre manière d'habiter les lieux : une manière qui reconnaîtrait la valeur des forêts sacrées, respecterait les savoirs endogènes et poserait la question du bonheur collectif au centre de toute réflexion sur l'aménagement de l'espace.

Références bibliographiques

1. BACHELARD Gaston, 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France.
2. BATE Jonathan, 2000, *The Song of the Earth*, London, Picador.
3. BLANC Nathalie, CHARTIER Denis, PUGHE Thomas, 2010, *Formes d'écologie littéraire*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest.
4. BOUVET Rachel, 2015, *Des littératures de l'espace. Poétiques de la géocritique*, Limoges, PULIM.
5. BUELL Lawrence, 1995, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
6. GLOTFELTY Cheryll, FROMM Harold (dir.), 1996, *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens, University of Georgia Press.

7. INGOLD Tim, 2000, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, London, Routledge.
8. LATOUR Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
9. PAQUOT Thierry, 2025, *L'amour des lieux : topophilie, topophobie, topocide*, Paris, PUF.
10. SCHOENTJES Pierre, 2020, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, José Corti.
11. SERRES Michel, 1990, *Le Contrat naturel*, Paris, François Bourin.
12. SUBERCHICOT Alain, 2012, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Champion.
13. WESTPHAL Bertrand, 2007, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit.
14. WHITE Kenneth, 1982, *La Figure du dehors*, Paris, Grasset.
15. YABRÉ Karim, 2014, *Les malheurs de nos bonheurs*, Ouagadougou, Éditions Jethro SA.